L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 7 rue du Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE, 21 SEPTEMBRE 1890.

SANS PAIN.

I

Lorsqu'après une journée passée à battre, sans résultat aucun, le pavé de la capitale, il rentra au logis, harassé, crevant de faim, la femme n'eut pas besoin de le questionner pour savoir combien peu heureuses avaient été ses recherches.

—Rien ?.... murmura-t-elle, et son regard se fixa tristement sur les deux jumeaux qui sommeillaient dans leur berceau d'osier.

—Rien ! répéta-t-il, comme un écho lointain, tandis qu'accablé, il se laissait tomber lourdement sur une caisse, le front dans ses deux mains.

Il y eut dans la chambre un profond silence.

Enfin, il releva la tête.

—Dis donc, femme ? hasarda-t-il ; j'ai rudement faim, va ! Est-ce que....?

Il n'osa pas achever.

Elle le regarda et dit, tout bas, la voix tremblante :

—J'ai donné, tantôt, le dernier morceau de pain aux petits, mon pauvre Pierre.... je n'ai plus rien !

—Alors, fit il lentement, nous sommes sans pain ?

—Oui ! s'écria-t-elle avec une véhémence douloureuse, sans pain ! tandis que d'autres en ont plein des armoires et la bourse garnie !....

—Dame, grommela-t-il, il y en a !....

La voisine ?

—Parbleu ! reprit la femme. Et dire que ces gens-là ne pensent même pas à soulager les autres !.... Tiens ! Cette après-midi, elle est allée toucher sa rente : deux mille cinq cents francs ! Va-t-en voir si elle songe à nous !

L'homme se leva lentement.

—Elle ne sait p't'être pas ?.... murmura-t-il.

—Allons donc !.... on s'informe !.... ou....

Il l'interrompit :

—N'importe ! dit-il ; bonsoir !.... j'vas me coucher ! Qui dort dîne !

Et tout habillé, il se jeta sur la paillasse étendue dans un coin.

Alors, silencieusement, la femme se mit à pleurer, assise à la place qu'il venait de quitter.

II

Depuis combien de temps dormait-il ? Il n'aurait pu le dire.

Lorsqu'il se réveilla, il se sentit frissonner jusqu'aux moelles. A ses côtés sa femme reposait, la respiration coupée par de brusques hoquets.

Il la regarda longuement.

—Elle pleure, murmura-t-il ; elle pense aux petits !....

Ce mot lui causa une impression étrange.

Il se leva et alla vers la fenêtre.

—J'ai froid, grommela-t-il.

Au dehors tout était blanc ; la neige était tombée tandis qu'il dormait.

—La neige, fit-il tristement ; le froid, la faim.... pour eux....

Et presque machinalement, il courut de son vieux pardessus de jour le corps de la malheureuse, dont les épaules frissonnaient, bleuies par la morsure du froid.

En se retournant, son regard tomba sur les deux enfants, il rétléchit, et, tout à coup, enlevant sa blouse, il l'étendit doucement sur le pauvre berceau.

Bien que demi-nu et grelottant il se mit à songer.

—Pourtant, pensa-t-il, on serait content de peu ; nous ne demandons pas la fortune, nous autres, pas même le bien-être, seulement le nécessaire, le juste pour ne pas crever de faim !.... Nous sommes ouvriers, nous ne voulons pas de rentes !

Il s'arrêta brusquement.

—Des rentes ! murmura-t-il, d'un ton voix devenue soudainement étrange.... A d'autres, oui !.... D'autres, des vieillards, nue femme, comme la voisine.... Deux mille cinq cents, comme si elle ne pourrait pas m'en prêter.... ou....

Il hésita et jetant un regard circulaire autour de lui :

—Ou bien, si je pouvais lui prendre, grogna-t-il.... Prendre, j'sais bien qu'ça serait voler ; mais, dame, c'est pas pour moi, après tout !.... Oui, mais voilà, si elle s'éveille ?.... Si elle crie ?....

Son regard erra au dehors, à travers les vitres.

Alors il reculas avec horreur.

—Oh ! s'écria-t-il ; non ! non !

Sur la neige toute blanche, il lui avait semblé voir une large tache rouge, comme une flaque de sang.

Pour la fuir, il recula et vint buter contre la table sur laquelle il s'appuya.

Mais aussitôt, il tressaillit :

Sous ses doigts crispés, il venait de sentir tout à coup la poignée d'un large couteau de cuisine, laissé là par la femme.

Devant ses yeux passa comme un brouillard sanglant. Un moment il vit rouge et chancela, puis, tout à coup, prit d'une résolution farouche, il cacha l'arme sous sa chemise, en disant :

—Chacun pour soi !.... tant pis pour elle !

Sur ces mots, il chercha sans bruit dans la chambre toutes les clefs qu'il put y trouver, et, après s'être déchaussé, il sortit sur le palier et referma la porte derrière lui, en murmurant :

—Si elle crie, fait pas qu'ils l'entendent !

III

La vieille femme dormait profondément, son visage pâlichu éclairé par la lueur tremblante d'une petite veilleuse suspendue au plafond.

Déjà, l'homme, d'une seule pesée, avait ouvert le secrétaire et ses mains fouillaient dans les tiroirs, quand un cri le fit se retourner, terrible.

La rentière, les traits bouleversés par l'effroi, s'était dressée sur son séant. D'un bond il fut sur elle.

—Au voleur ! à l'assassin ! hurla-t-elle.

Alors, il vit rouge et se mit à frapper, sans regarder, à grands coups, se griant, devenant fou, frappant, frappant toujours.

Enfin, las, il s'arrêta, puis, passant sa main sur son front, sa main, dégoutante du sang de sa victime, il courut au secrétaire, prit les bijoux, l'argent, les billets.

Une pièce d'or, qui roula sur le sol, avec un joyeux tintement métallique, le fit tressaillir.

Soudain, il se redressa, l'œil hagard. A travers la cloison, il venait d'entendre la voix de sa femme bergant les enfants qui s'étaient réveillés, et les paroles de la chanson qu'elle leur fredonnait arrivaient jusqu'à lui :

Une poule blanche
Est là bas dans la grange....

Feu d'enfer, il ne ma vera la porte avec l'idée de fair cette chambre maudite, oh lui, Pierre, l'ouvrier honnête, devenu voleur et meurtrier, venait de faire entrer la mort.

Mais à peine atteignait-il le palier, qu'un homme en noir, ceint d'une écharpe tricolore, se dressa devant ses yeux et lui dit, en le prenant au collet :

—Au nom de la loi, je vous arrête !

Derrière ce personnage, des agents occupaient les marches de l'escalier.

A cette vue, le malheureux ouvrit démesurément les yeux, un cri terrible lui monta à la gorge et, comme une masse, il s'affala sur le carreau, la face contre terre.

IV

Lorsqu'il ouvrit les yeux, sa femme était à ses côtés, agenouillée sur la paillasse, lui baisinant le visage avec de l'eau fraîche.

Il faisait grand jour, et, par la fenêtre ouverte le gai soleil de mai inondait de ses feux le modeste réduit.

Tout d'abord, il regarda longuement autour de lui comme s'il sortait d'un rêve.

—Oui, lui disait sa femme, tu as eu le délire, mon pauvre Pierre, et toute la nuit tu nous as bien fait peur. Dame ! trois jours sans presque rien prendre, c'est dur, et plus d'un n'y résisterait pas !

—Mais, la neige ? murmura-t-il.

—La neige ? fit-elle ; mais nous sommes au printemps, voyons, voyons, c'est fini, n'est-ce pas ?.... tu vas mieux ?.... Il y a là, sur le feu, une bonne soupe qui t'attend ; les petits ont mangé, et de plus, tu as de l'ouvrage !

—De l'ouvrage ! fit-il.

—Oui ds ! s'écria la ménagère, le visage radieux ; ah ! le bon Dieu est quelquefois bien dur, mais lorsqu'il fait le bien, grâce à l'un de ses anges, il ne le fait jamais à demi ! Et, tiens, voici justement celui qu'il nous a envoyé.

En apercevant la voisine, la vieille rentière qui rentrait à ce moment, le pauvre diable sentit tout un monde de pensées envahir son cerveau.

Ainsi, c'était bien vrai. Il n'avait pas tué, pas volé, ce n'était qu'un rêve, qu'un affreux cauchemar qu'importaient bien loin les premiers feux du jour.

A cette pensée, il se sentit pris d'une joie indicible.

Brusquement il se leva, et, passant le revers de sa main calleuse sur son épaisse moustache :

—Ah ! s'écria-t-il, lorsqu'un profond soupir ent dilaté sa large poitrine, j'suis joliment content d'vous voir, alles !

Et, s'avançant vers la brave femme :

—Ah ! tenez, tenez, voisine,.... N.... d.... D.... ! faut que j'vous embrasse !

Puis, tout bas, tandis que deux grosses larmes glissaient sur ses joues brunies :

—Ce que l'on peut devenir, tout de même, pour un morceau de pain !

MAURICE CHAMPAGNE.

LE RUMSTEAK.

Episode d'un jour de manifestation.

—Mais enfin à quoi pensez-tu donc, monsieur Rastibois ?

C'est la propre épouse de M. Rastibois qui lui posait cette question. Les Rastibois étaient boucliers dans une rue élégante d'un des arrondissements du centre. En ce moment (dix heures du soir) tous deux reposaient côte à côte sous les courtines conjugales.

Aglaé Rastibois n'avait pas été sans remarquer chez son époux, depuis la clôture de la boutique, des signes évidents d'une secrète préoccupation. Isidore Rastibois, robuste quadragénaire, à la figure spanoule et joviale ordinairement, avait dîné presque sans souffler mot et sans lancer aucune de ces bonnes plaisanteries dont il égayait d'habitude le repas de famille. Après le dîner, il s'était absorbé dans la lecture des feuilles publiques sur lesquelles il avait paru méditer profondément. Quand l'heure avait sonné pour lui de se retirer avec son Aglaé dans l'alcôve qui les abritait chaque nuit, il s'était couché toujours silencieux et toujours pensif. Et maintenant il ne dormait pas. Etendu sur le dos, les yeux au plafond et le front zébré de rides, il songeait....

Arraché à ses réflexions par la voix de celle qu'il avait associée à sa vie et à son commerce, il tourna la tête vers elle et répondit d'un ton grave :

—Je me demande, Aglaé, quelle attitude nous devons prendre en présence de la manifestation de demain....

Il devait y avoir le lendemain une manifestation dans Paris. Pour quel motif, —protestation, revendication,—peu importe. Toujours est-il que des groupes avaient convoqué leurs adhérents. Et il résultait des informations publiées que les manifestants parcourraient devant la boucherie des Rastibois.

Aglaé regarda son mari avec une sorte d'effarement :

—Quelle attitude ! s'écria-t-elle. Je ne suppose pas, monsieur Rastibois, que tu aies pu concevoir une seconde la pensée de te joindre au cortège des émeutiers !

Le boucher, d'un geste énergique, sembla repousser avec horreur une pareille idée :

—Non, madame Rastibois, dit-il, je ne songe pas, crois-le bien, à compromettre ma dignité d'homme et de citoyen dans une coupable échauffourée. Ce que je me demande, ce qui fait depuis quelques heures l'objet de mes réflexions, le voici : devrons-nous ouvrir demain ?

A son tour Aglaé songea.

—Et pourquoi n'ouvririons-nous pas ? interrogea-t-elle.

—A cause des anarchistes.

—Tu crois qu'ils seraient capables.... de nous piller ! reprit la bouchère en baissant le ton, comme si elle eût craint d'entendre énoncer à voix haute une pareille énormité.

Rastibois hocha la tête affirmativement.

—Notre marchandise est bien faite pour les tenter, répliqua-t-il. C'est la plus belle viande du quartier.... rien que des morceaux de premier choix ! Pensez-tu, ma bonne amie, que des gens imbus des plus détestables doctrines, des gens pour qui rien n'est sacré, et dont certains ont sa domicile, ni patrie, se feraient scrupule de satisfaire leurs appétits à notre détriment ?

Mme Rastibois frémit à ce sombre tableau.

Puis, l'instinct de la commerçante l'emportait sur les appréhensions de la femme, elle rouvrit les yeux.

—Mais, objecta-t-elle timidement, si nous fermons, nous manquerons la vente !

—Eh ! s'écria Rastibois, c'est bien là ce qui me tourmente ! Ouvrir, c'est m'exposer à voir mettre à feu et à sang mon étalage,... Mais fermer, c'est perdre une journée de gain ; c'est mécontenter nos clients,—car, quoi qu'il arrive, ils voudront manger tout de même !

—Et s'ils ne trouvent rien chez nous, ils iront ailleurs, et peut-être ils ne nous reviendront plus....

—C'est terrible !

Un long débat s'engagea entre le mari et la femme. De concert, ils examinèrent les deux parties à prendre, les étudiant sous toutes leurs faces. Enfin, ils s'arrêtèrent à un moyen terme, qui fut adopté sur cette considération formulée par Rastibois :

—Il est impossible qu'un gouvernement,—en qui j'ai placé ma confiance et pour les candidats duquel j'ai toujours voté,—ne prenne pas toutes les mesures nécessaires pour empêcher le pillage de ma boutique !

Le lendemain, jour fixé pour la manifestation,—tandis que les adhérents montaient par petits groupes, pour se rendre au lieu de réunion, la rue élégante des Rastibois,—les habitants de cette rue virent la boucherie s'ouvrir, mais point largement, comme à l'ordinaire. Rastibois ne fit qu'entrebâiller les grilles, ménager seulement un étroit passage.

Quant à l'étalage des viandes, il avait jugé préférable de ne le point faire ; il avait laissé au marchandise au fond de la boutique, en des recoins obscurs. Cependant, comme il fallait tout concilier—les prescriptions de la prudence et les nécessités du négoce,—il avait déposé sur un étal, celui de droite, au beau milieu, un respectable morceau de rumsteak.

Dans sa pensée, si une cliente, un habitué quelconque se dirigeait vers la boucherie, ce rumsteak solitaire devait suffire pour l'avertir qu'on y vendait et qu'il s'y trouvait de la viande en dépit des événements. Tel était l'expédient imaginé par les bouchers. Et, dès l'aube, Aglaé s'installa dans une rue comptoir ; tandis qu'Isidore, debout sur le seuil, dans l'entrebâillement des grilles, surveillait d'un œil les mouvements de la rue et, de l'autre, le rumsteak, qui, ce jour-là, consistait à lui seul tout son étalage.

La matinée et les premières heures après midi furent calmes. Il y avait seulement, dans la rue aristocratique, moins de voitures que d'habitude et plus de passants. Le bouchère vinrent comme à l'ordinaire chercher de la viande chez Rastibois. D'aucuns, en arrivant, ne voyant d'abord que les grilles mi-closes et l'étal presque entièrement vide, hésitaient, prêts à rebrousser chemin. Mais à aussitôt Isidore s'avançait, souriant avec un geste engageant le rumsteak.... Et l'on entrait, et bientôt la boucherie ajoutait une petite somme à la recette de la journée.

Tout à coup, il y eut, au bout de la rue, une rumeur, au brouhaha, le retentissement d'un galop. Mme Rastibois tressaillit dans son comptoir, et son époux, un peu pâle, mit la tête hors des grilles et regarda.

Un groupe de manifestants avait été dispersé par les agents de la force publique. Ceux qui le composaient, poussés par les sergents de ville, redescendaient la rue, et, pour éviter les gourmades, faisaient le long des boutiques, au pas de course.

Isidore vit cela et rentra vivement, disant :

—Voilà les anarchistes !

Du comptoir, Aglaé cria :

—Ferme les grilles !

Le boucher obéit à cette injonction. Les grilles furent fermées par lui complètement. Puis il enleva le rumsteak de l'étal et battit en retraite vers le comptoir, devant lequel il resta, tenant d'une main la main tremblante de son Aglaé, et, de l'autre, toujours le rumsteak.

Ceux que les agents chassaient devant eux arrivèrent à la boucherie, la dépassèrent. Les rumeurs et les pas s'éloignèrent, s'éteignirent. La rue redevint paisible. Alors Rastibois lâcha son comptoir et sa femme, rentr'ouvrit ses grilles, remit son rumsteak sur l'étal.

Les mêmes épisodes se renouvelèrent dans la journée à dix reprises différentes. Chaque fois qu'une troupe refoulée par la police dégringolait la rue élégante, et s'enfuyait, ramant les mors, Isidore fermait hermétiquement son grillage et en levait son rumsteak de l'étal. Dès que la cohue s'était écoulée, que la rue s'était éclaircie, le boucher procédait à un rentre-bâillement des grilles et au rétalage du rumsteak.

Vers le soir, on eût dit qu'un apaisement s'était fait. Tout, depuis un certain temps, semblait calme. Rastibois commençait à se sentir complètement rassuré. Aussi se relâchait-il un peu de sa surveillance. Il se promenait par la boutique, abandonnant le rumsteak à lui-même. Enfin, il venait de dire à son épouse :

—Je crois, Aglaé, que la journée se passera sans catastrophe.

Hélas ! c'est souvent au moment où l'on s'y pense le moins que les catastrophes surviennent.

Brusquement, la rue résonna d'une clameur plus violente, d'un galop plus fervent que jamais. Cette fois, ceux que l'on voulait dispenser tous n'étaient point des agents. Résistance à la force armée. Echange de horions. Bousculade. Cependant les récalcitrants battaient en retraite, disséminés. Mais tous les dix pas, ils se reformaient en une masse compacte, attendaient les agents. Ceux ci, quand ils avaient rejoint leurs adversaires, recouraient, pour les faire circuler, à des poussées, à des bourrades.

A l'ondition du tumulte, Rastibois, de nouveau, [illegible] sur la grille. Mais une grille est une espèce de porte, et l'on sait qu'une porte veut être ouverte ou fermée. De la journée, la grille de Rastibois n'avait été, à proprement parler, ni fermée ni ouverte. Cette situation fausse avait-elle altéré son humeur de grille honnête et dévouée, et fini par la faire sortir de ses gonds ? Toujours est-il que, cette fois, elle résista à l'impulsion de son patron, refusa de tourner sur elle-même et resta ouverte.

Excité par les adjurations d'Aglaé, Rastibois insista, mais en vain. Et les cris se rapprochaient, et la cohue. Le boucher accourut à la grille en fureur. Elle cria, elle aussi, mais ne bougea pas. Isidore, la tenant d'une main, de l'autre voulut lui administrer un tape vigoureuse. Dans le mouvement qu'il fit, sa large paume balaya l'étal et envoya le rumsteak se promener sur le trottoir devant la boutique.

—Isidore ! le rumsteak ! cria Mme Rastibois.

Le boucher se précipita.

Un gros de fuyards arrivait. Rastibois fut bousculé, renversé presque, entraîné à quelques pas.... Il se redressa, jura des coudes, revint vers son rumsteak. Mais, comme il allait l'atteindre, il vit un chien, un molosse d'une taille énorme et d'une laigne bâtardise, sans collier et couvert de poussière et de boue,—le le chien qui ne rencontre qu'aux jours d'émeute ou de désordre dans la rue.... Ce monstre qui courait avec les manifestants, —il venait sans doute de manifester, lui aussi, de protester peut-être contre l'institution de la fourrière, Rastibois le vit se jeter en passant sur le rumsteak tombé à terre, le saisir dans sa gueule horrible et l'emporter en s'enfuyant.

Le boucher voulut se ruer à sa poursuite. Il se heurta contre un sergent de ville.

Les manifestants et les badauds étaient refoulés un peu plus loin, et maintenant on barrait la rue à cet endroit !

—On ne passe pas ! rentrez chez vous ! dit au commerçant l'agent de l'autorité.

Mais, au lieu d'obéir à l'injonction, Rastibois crut pouvoir invoquer le soutien de l'ordre !

—Il m'a volé ! dit-il : Courez !.... arrêtez-le !....

—Qui cela ? interrogea vivement le sergent de ville.

—Ce chien qui s'enfuit là-bas.... Mais courez vite !

—Ah ! ah ! vous faites le loustic ? s'écria l'agent, furieux.

Et, sans le moindre ménagement, il empoigna M. Rastibois au collet et le lança dans sa boutique,—où le malheureux boucher tomba demanah, congestionné, apoplectique, dans les bras d'Aglaé qui, enflammée d'un soudain héroïsme, avait quitté son comptoir et volait au secours de son conjoint et de ma marchandise.

Telle fut, pour les époux Rastibois, cette mémorable journée. Ai-je besoin d'ajouter que le boucher est resté inébranlable du rang de son rumsteak par un chien anarchiste et révolutionnaire et de l'obtient Aglaé de justice par lequel le représentant du pouvoir a répondu à sa légitime réclamation ? Croyez qu'aux élections prochaines Isidore (il y est fermement résolu) votera contre le gouvernement.

LOUIS DE GRAMONT.

BAROUCHES, BUGGIES, DILIGENCES, "TALLY-HO", ETC., DE LOUAGE, A COVINGTON, LOUISIANE. — Le *Farmer* nous annonce que MM. Roubion & Gieson—deux des jeunes gens les plus actifs et les plus entreprenants de la paroisse St-Tammany — ont fait construire, à Covington, de grandes écuries, où ils tiennent, constamment, à la disposition des promeneurs et des excursionistes ; des personnes qui ont l'habitude de passer l'époque des chaleurs dans la florissante petite ville, et de celles, fort nombreuses, qui ont l'intention d'y demeurer, ont été—des barouches et des buggies achetés dans l'un des établissements les plus connus de la Nouvelle-Orléans ; des diligences, des "Tally-Ho"; en un mot, tous les véhicules nécessaires à la campagne.

MM. Roubion & Gieson se chargent de transporter, à Abita, Mulberry Grove, Mandeville, Lewisburg, Madisonville, ainsi que dans toutes les parties de la paroisse, et à Franklinton, paroisse Washington, les commerçants et les "drummers" que les intérêts de leurs maisons y appelleront.

Les écuries, dans les écuries, des places réservées aux chevaux que les propriétaires, qui habitent ou habiteront Covington, désirent s'éviter le tracas—souvent la cuisante difficulté—de garder chez eux. D'autres "stalls" sont destinées à recevoir les chevaux des voyageurs qui ne s'arrêtent que peu d'heures ou peu de jours à Covington.

Le succès que MM. Roubion & Gieson ont obtenu, est un sûr garant de cette nouvelle, quoique déclaif, qui attend leur nouvelle entreprise. Les deux jeunes gens n'ont rien négligé pour se faire une belle clientèle ; ils ne reculeront devant aucun effort pour la conserver et l'augmenter. Notre confrère de Covington leur souhaite tout ce qu'ils méritent vraiment, parce qu'ils le méritent sous tous les rapports.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 20 septembre 1890.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine.....	$1,060,064 00	$132,049 00
Même temps la semaine dernière.....	1,058,574 00	128,426 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MAYOL. — Souverains Victoria, $4.82 à 4.90. 20-marcs, $4 65 à 4.75. 20-francs, $3 50 à 3.70. Souverains espagnols, $15 40 à 15 60. doublons mexicains, $15 40 à 15 60. 25-pesetas espagnols, $4 70 à 4.80. 20-pesos mexicains, $19 40 à 19 60, or mutilé américain, 90 à 90c. or léger américain, 87 à 88c. dollars mexicains, 73 à 74c. dollars américains, 83 à 84c. pesos chiliens, 83 à 84c. argent mutilé américain, 75 à 80c. par oz. 5-francs, 95 à 98c. argent anglais, par £, $4 86 à 4.90. billets de la Banque d'Angleterre, $4 82 à 4.90, billets de la Banque de France, 19 19 à 19, reichsmarcs, billets, 23 92 à 24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne demande et ferme :

Papier exceptionnel..... 8
Ordinaire..... 9
Prêts sur garanties collatérales..... 8
Time do do 9
Papier hypothécaire..... 8

New-York — Taux de l'argent à 2 et 1at. pour cent.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 4 Consols, 97 1/16 à 98 1/16, argent en Londres 53 1/4. U. S. 4 s 124 d.

Paris—Rentes 95.20.

CHANGES.

REICHSMARKS—95 à.

Le STERLING est stable.

Commercial (60 jours)..... 478 à 478 1/2
Banquier (60 jours)..... 481
Les FRANCS sont stables.
Francs de commerce (60 jours)... 5.26 1/2
Traite—du banquier (60 jours)... 5.22 1/2
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est ferme.
Traites de commerce $1 50 d'escompte
Traites de banquier par d escompte
Les banques tirent des chèques pair de prime pour le tant de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 A M.

$1,000 Etats-Unis 4 pour cent bonds..... 109 1/4
10 Actions Canal et Banque..... 1 p Mo
Sales Utilized Securities.
1 000 actions Mountain View à 4c

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N O Stock Exchange

Banques.	Valeur nominale	Offre	Demande
American National	100	110	
Bank of Commerce	10	12½	
Canal Banking Co	100	135	170
Citizens	100	23	
German National	100	209	215
Hibernia National	100		
Hibernia National	100		
Louisiana National	100	190	
Merchants	100	158	162
Mutual N. Union	100		
N. O. National	100	240	
Orleans	50	95	
State National	100	140	
Union National	100	142	
Assurances	25	8¾	9
Southern National	100	108	109
Whitney Natl-nal	100	270	
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100		50½ 57½
Citoyen's	100		
Germania Ins Co	100	115	
Hibernia Ins	100		
Home Ins	100	99½	102½
Lafayette	50	74½	
Mechanic Mutual	100		
Mechanic and Traders	100	132	
New Orleans Ins Ass	50	21	25
New Orleans Ins Co	50	21½	22½
Sun Mutual Ins	100	113½	
Louisiana Ins Co	100	100	
Teutonia	100	135	
Obligations de ville publique.			
Carrollton	100	116½	
City Scrip, old	100	95	95
Canal and Clairborne	50		
New Orleans City	100	117	119
Orleans Ref. Ass	50	65½	60
St-Charles Street	50	88½	
Actions diverses.			
C. C. Slaughterhouse	50	56	58
Imp. Bonded Warehouse	100		
Jefferson City Gas Light Co	100	87	
Consumers Ice Co	100		
Louisiana Ice Man Co	50	4½	5
Louisiana State Lottery Cp	100		
Metairie Cem Ass	100		
N. O. Gas Light Co	100	97½	99
N. O. Waterworks Co	100	89½	
N. O. Cold Storage Co	100		
Sugar Shed Co	100	80	
Louisiana Electric Light Co	100		
Standard Gunas & Chem Co	100		
Standard Fireless Ex. Co	10		
N. O. Brewing Ass	100	103½	104½
Graham F. & Ice Co	100		
Rosetta Gravel	100		
Jockey Club	100		
Cosmopolitan	5		6½
Varie. Theatre			
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's		88½	89½
Louisiana 6's			
Bons de ville.			
Premiums		151½	152½
Premium drawn number			
Privilege on Premiums			
Consolidated 6's			
Consolidated 6's, Crescent			
Extended 6's, Consol		105¼	105½
Extended 6's, Consol. Crescent		106¼	106½
Bonded 6's, R. R			
Bonded 6's, Waterworks			108¼
Bonded 6 s, Sewerage			
Consolidated coupons			
City 5's		100½	101½
City 7's, old			
City 7's, new			
City 7's, gold			
Actions d'assurance.			
United States 4's		123½	
Canal and Clair. St. R. R. mort		101½	
Jackson R. R. 2d mort. coupons			
Jackson R. R. 2d mort. debt			
Cotton Exchange Stock		265	280
Produce Exchange Stock			
Mech., Dealers and Lumb. Ex		42	
Sugar Exchange		160	
Morgan's L. and T. R. R. 7's		126	
Morgan's L. and T. R. R. 6's		112	
N. O. Brewing Association bonds		106	
New Orleans Gas bonds		90½	
Tex. & Pacific RR. 1st gold mort		39	
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort			
St Charles Hotel Co. mort			
Crescent City RR. 1st			107
Crescent City RR. new			107
N. O. City Railroad Co. mort		125	127½
Carrollton RR. Co mort. (1902)			
Carrollton RR. Co. mort. (1893)			
St Charles St. Railroad Co. mort			127
N. O. Waterworks Co. 1st mort			
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort		99	110
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort		65	
Louisiana Ice Man. Co. 3d mort			
La. Elect. Light Co. 1st mort			
La. Elect. Light Co. 2d mort			
Hylton Land Company bonds		95	100½
Levee S. Cotton Press mort		105	
Cotton Exchange 1st mort			107
Certificats et Warrants.			
State Warrants, ordinary, 1894			
State Warrants, ordinary, 1895		44	
State Warrants, ordinary, 1896		43	50
State Warrants, ordinary, 1897			
State Warrants, ordinary, 1898		54	
Police certificates			
School certificates			
City scrip, old			
City scrip, new		63	
Jan. int. cert on State consols			
Certificats émis en vertu de l'acte 93 de 1880			
Unpaid State coupons, No 12		12	
Unpaid State coup prior to No 12		23	
State school warrants			
Omitted Securities.			
Anna Howe Gold Min'g Co	10	.13	.45
Plata Rica	10	.42	.50
Rosbourne	1	.03	.06
Mountain View	1	.04	.05
Bulgarian	1	.04	.52
Ryland	1	.02	.04
Ann Arbor	1	.15	.25
Burgundy	1	1.50	
Eclipse	1	.55	1¼
Rescue	1	.25	.50

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Par cotes pour les marchés du pays et décrangère sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui ventes de 1,700 balles, comprenant 400 à arriver.

Le marché est stable.

Les cotons tachés sont de — à —c. plus bas que les cotons blancs.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	8¼ nom	8¼ nom
Ordinary	8¾ "	8¾ "
Good Ordinary	9¾ "	9¾ "
Low Middling	9 13/16	9¾ "
Middling	9 13/16	9¾
Good Middling	10¼	10¼ nom
Middling Fair	10¾ nom	10¾ nom
Fair	11¼ "	11¼ "

	Ce jour	Semaine dernière
Recettes	1,000	1,000
Exportations	1,000	1,000
Ventes	1,700	1,000
Stock	185,000	185,000

Nouvelles Cotes de Clôture.

	Ordinaire	Bon ordinaire	Bon	Bon moyen	Moyen	Moyen ferme	Ferme	Très ferme
Low Middling	8¼	8¾	9¾	9¾	10	10¼	10½	10¾
Middling	8¾	9¾	9¾	10	10¼	10½	10¾	11

Cotons Tachés.

	Ordinaire	Bon ordinaire	Bon	Bon moyen	Moyen	Moyen ferme	Ferme	Très ferme
Low Middling	8	8¼	8¾	9¾	9¾	10	10¼	10½
Middling	8¼	8¾	9¾	9¾	10	10¼	10½	10¾

Recettes, Exportations, Ventes et Stock.

	Ce jour	Semaine dernière	Depuis le 1er Sept. 1890	Depuis le 1er Sept. 1889
Recettes	1,000	1,000	1,000	1,000
Exportations	1,000	1,000	1,000	1,000
Ventes	1,700	1,000	1,000	1,000
Stock	185,000	185,000		

Mouvement du port de la Nouvelle-Orléans.

	Ce jour	Semaine dernière	Depuis le 1er Sept. 1890	Depuis le 1er Sept. 1889
Recettes	1,000	1,000	1,000	1,000
Exportations	1,000	1,000	1,000	1,000
Ventes	1,700	1,000	1,000	1,000
Stock	185,000	185,000		

Cotons Tachés.

	Ordinaire	Bon ordinaire	Bon	Bon moyen	Moyen	Moyen ferme	Ferme	Très ferme
Low Middling	8	8¼	8¾	9¾	9¾	10	10¼	10½
Middling	8¼	8¾	9¾	9¾	10	10¼	10½	10¾

Recettes, Exportations, Ventes et Stock.

	Ce jour	Semaine dernière	Depuis le 1er Sept. 1890	Depuis le 1er Sept. 1889
Recettes	1,000	1,000	1,000	1,000
Exportations	1,000	1,000	1,000	1,000
Ventes	1,700	1,000	1,000	1,000
Stock	185,000	185,000		

Mouvement du port de la Nouvelle-Orléans.

	Ce jour	Semaine dernière	Depuis le 1er Sept. 1890	Depuis le 1er Sept. 1889
Recettes	1,000	1,000	1,000	1,000
Exportations	1,000	1,000	1,000	1,000
Ventes	1,700	1,000	1,000	1,000
Stock	185,000	185,000		

FARINES.

A LA BOURSE.

(Prices officiels de la Bourse.)

FARINE.—Extra fancy $5 40 à 5 60, extra fancy $5 15 à $ 25, fancy $4 75 à 4 80, choix $4 60 à 4 10 le baril.

FARINE DE MAIS.—$ — à 2 60.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winter wheat flour patents $6 50 à 7 75 le baril, extra fancy $5 25 à 5 35, fancy $4 75 à 4 87½, Minnesota bakers $5 25 à 5 50, Straights $5 75 à — patents $5 25 à 5 40.

FARINE DE MAIS.—$2 75 à 2 80.

CREAM MEAL—Choice $3 12½ à 3 85.

GRITS—$3 12½ à 3 25.

HOMINY—$3 75 à 3 25 le baril.

FARINE D'AVOINE—$3 50 à 3 75.

OAT MEAL—$6 50 le baril.

GRAINES ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS — Ce pois — à 61 pour le blanc, — à 61 pour le mêlé et — à 61 pour le jaune.

AVOINE—No 2 de l'Ouest 47 à 48, No 1 — à 49.

FOIN—$5 à 50c.

FOIN—Prime $14 00 à 15 00; Choice $16 00 à 17 00.

HORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants mais les gros se plus par boisseau, avoine 3 à 4c de plus par boisseau; son 5 à 6c. de plus par 100 livres, et le foin $3 00 à 2 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros :

Les provisions sont stables.

LARD PRIME—$12 00 à 12 25.

LARDS—Epaules — à 6¾, short rib sides 6 à 6¼, long clear sides 6 à 6¼, short clear sides — à 6¾.

BACON—Epaules — à 6¾, short rib sides — à 6¾, long clear sides 6¼ à 6¾, short clear sides — à 7¼.

JAMBONS—Sucre cured, 14 à 15c.

SAINDOUX—Tierces 5¾ à 5